



Une vie de «Mule»

MONIA SALAS
I.CARE ASBL

Depuis plusieurs années, les médias sont friands de séries retraçant le parcours de narcotrafiquants. Ces films, séries ou encore documentaires à succès relaient souvent l'épopée de figures masculines devenues célèbres et riches, ou si ce n'est le cas, de figures féminines adoptants les codes propres, prégnants et intrinsèques à ce milieu à savoir les codes du genre masculin.

La prison de Berkendael à Bruxelles a croisé en de multiples occasions un « acteur » essentiel au bon fonctionnement et à la pérennité du trafic international des drogues. Oubliées de ces séries et laissées pour compte dans la réalité, ce sont les « mules ».

Européennes revenues de voyage d'Amérique du sud ou sud-américaines voyageant vers l'Europe... Leur point commun n'est pas d'être « femme », ni même d'avoir, délibérément ou non, transporté de la drogue, ni de « finir dans la case prison » ... Leur point commun est de faire partie de cette triangulation perdante entre les politiques de « genre-drogues-prison ».

Sous l'angle « drogues » du projet DrugsLab et celui de la « promotion à la santé » de Care.Connexion, I.Care asbl s'est intéressée aux parcours de ces femmes et ce que leurs incarcérations nous dit de notre société.

De drogues à trafic de drogues... Une histoire d'hommes

Dans leur analyse « de la géopolitique des drogues illicites », Pierre-Arnaud Chouvy et Laurent Laniel rappellent que « les drogues ont toujours et partout existé. Du moins depuis que l'homme existe, qu'il se déplace, qu'il commerce et qu'il consomme ces substances permettant de modifier réactions physiologiques et états de conscience ». C'est avec l'émergence des grandes puissances économiques mondiales, principalement les États-Unis, que le contrôle des drogues s'est formalisé à travers la scission entre drogues dites « légales » et celles dites « illégales ». Ainsi la prohibition et son corollaire, la répression ont participé à l'émergence du trafic international des drogues illégales. Le trafic de drogues apparaît donc comme une discipline au carrefour de multiples problématiques que sont l'anthropologie, la sociologie, les stratégies politiques, économiques...

Une discipline complexe certes mais où, celui qui est montré du doigt, ou dit plus « crûment » celui sur qui s'abat la violence de l'État, est bien souvent différent de l'imaginaire collectif, comme en témoigne la composition socio-ethnique des populations carcérales à travers le monde. (1)

Un trafic sans frontières

On pense souvent que le trafic de drogues de classe A (cocaïne, héroïne, etc.) se joue au niveau international. La Guyane française en est un parfait exemple. De par sa géographie centrale, elle est devenue « l'épicentre de la filière » entre l'Amérique du sud et la France. (5)

Cependant, le trafic de drogues ne connaît aucune limite. Bien au contraire, toute nouvelle limite qui apparaîtrait est interprétée comme un potentiel nouveau marché à investir. Le trafic de drogues est présent partout à la fois et, au niveau national les exemples ne manquent pas.

Ainsi, au Royaume-Uni, les gangs ont recours aux jeunes adolescents pour transporter les drogues des villes vers les campagnes via les trains. A l'inverse, au Mexique, les trafiquants recrutent des femmes pauvres des campagnes pour transporter les drogues vers les villes via les bus.

Des cibles multiples...

S'il n'y a pas de limites géographiques pour les trafiquants, il y en a encore moins pour ce qui est des moyens humains pour transporter les drogues.

Ainsi, au Canada, l'agence des services frontaliers a signalé l'apparition des seniors comme nouvelle cible des narcotrafiquants. Ces derniers agiraient en deux-temps auprès d'eux. Tout d'abord, il s'agit de compromettre les seniors via des escroqueries sur internet ou par appel téléphonique. Endettés, ces derniers se voient « offrir » par les mêmes personnes qui les ont escroqués, la possibilité d'obtenir de l'argent « rapide et facile » afin de rembourser leurs dettes, via le transport de drogues dans leurs valises. Les seniors apparaissent comme une « proie facile », un public vulnérable. Et si ce phénomène a vu un accroissement ces dernières années... Il n'existe pas ou que peu de statistiques pour objectiver ce phénomène. (2)

Au Royaume-Uni, la police londonienne a, quant à elle, signalé un rajeunissement des mules. Si auparavant, ces mules étaient proches de la majorité, elles ont aujourd'hui en moyenne 14-15 ans, parfois même 11 ans ! Ces jeunes sont missionnés pour transporter la drogue dans leurs sacs en train de Londres vers la périphérie et les villes alentour. Les gangs en tirent un double avantage. Ils s'approprient de nouveaux marchés, là où la concurrence est déjà saturée et trop contrôlée par la police dans la capitale. D'autre part, ils savent que les poursuites judiciaires seront minimales envers des mineurs d'âges. (3) Comme pour les seniors au Canada, ces jeunes adolescents sont des proies faciles. Au sein de ces jeunes, certain.e.s sont issu.e.s de milieux pauvres, déstructurés, placés.e.s en famille d'accueil ou en institution, en fugue ou tout simplement en crise d'adolescence et parfois eux-mêmes consommateurs de drogues... Ils/Elles cèdent à la tentation de « devenir riches ». Cependant, leurs réalités une fois dans les gangs est tout autre. Outre le risque judiciaire lié au transport de drogues (crack, cocaïne, héroïne), ces filles et garçons sont victimes d'abus sexuels par les membres des gangs dont ils/elles deviennent « leurs propriétés », s'ils sont « capturés » par les autres gangs, ils sont victimes d'agressions. Ils sont également sollicités par les gangs dont ils font partie pour « recruter » d'autres jeunes via les réseaux sociaux ou auprès de leurs connaissances et, ils reçoivent des menaces directes ou à destination de leur famille s'ils rechignent à la tâche. Ici aussi, comme pour les seniors au Canada, il manque des données statistiques pour évaluer ce phénomène et encore plus pour mesurer l'impact psychologique sur ces jeunes s'ils parviennent à sortir de ce milieu. (4)

En Guyane, marquée par une explosion démographique et par la grande pauvreté de sa population, le trafic de drogues est devenu d'une banalité déconcertante. Tout le monde en parle et facilement, ce n'est pas vu comme un obstacle, tout le monde connaît quelqu'un qui l'a fait... Avec deux vols par jours pour la France, beaucoup tentent leur chance. A l'aéroport de Paris-Orly, les douaniers ont arrêté jusqu'à une vingtaine de personne par vol transportant de la drogue. Les commanditaires savent que les contrôles douaniers guyanais « se grippent après deux ou trois interpellations » par faute de moyens. C'est pour eux peu de sacrifier une mule transportant 400 grammes de cocaïne, là où d'autres peuvent en transporter jusqu'à 2 kilos. Les mules elles-mêmes demandent de plus en plus à ingérer de plus grandes quantités de drogues pensant que cela leur évitera d'être sacrifiées... Prenant par conséquence plus de risque pour leur santé. (6) Pour les jeunes de ce pays sans perspective, le transport de drogues apparaît comme une solution concrète et accessible pour sortir de la pauvreté. (7)

Menacé.e.s de toutes parts

Quelles que soient les destinations, les mules prennent des risques multiples.

Pour ceux et celles qui acceptent d'ingérer les drogues, il existe bien sûr le risque de propagation dans l'organisme pouvant mener à la mort.

A cela s'ajoute le risque d'être arrêté par les autorités puis emprisonné.

Au cours de leurs incarcérations, certain.e.s reçoivent des menaces de la part des trafiquants : menaces directes ou indirectes (envers leurs familles et/ou ami.e.s) s'ils/elles ne rendent pas la drogue à leur sortie de prison ou l'argent déboursé.

Enfin, nouveau phénomène, on voit apparaître comme c'est le cas en France ou au Royaume-Uni, les « chasseurs

de mules » qui viennent les « kidnapper » à l'aéroport ou aux stations de trains, pour les « séquestrer » dans des hôtels afin de leur voler leurs marchandises. Technique facile de prime abord mais qui se révèle complexe pour les chasseurs de mules. En effet, une fois arrivées à destination, les mules ne savent généralement pas auprès de qui remettre les drogues. Elles peuvent donc facilement accepter de « suivre » toute personne qui le leur demande. Les chasseurs de mules quant à eux peuvent se tromper de victimes. Ils partent du principe que la mule arrive « un peu perdue, hésitante » ... (8) Comportement néanmoins banal pour toute personne arrivant dans une nouvelle destination !

Et les femmes dans tout ça...

En Amérique du sud, même si les femmes restent minoritaires en prison par rapport aux hommes, leur nombre croît plus rapidement que ces derniers et ce, depuis les années 90 en lien avec le durcissement des lois et peines liées au trafic de drogues.

La plupart de ces femmes sont donc incarcérées pour des délits en lien avec le trafic de drogues. En Argentine, au Brésil, au Costa Rica, elles représentent plus de 60% des détenues. En Équateur elles représentent jusque 80% !

Des traits communs caractérisent ces femmes : un niveau d'éducation faible, sans emploi ou occupant des boulots précaires, mères célibataires qui élèvent seules leurs enfants ou ont à charge d'autres membres de leur famille... Pour ces femmes, (lorsqu'elles sont au fait de ce qu'elles transportent) le transport de drogues apparaît comme une solution rapide et facile pour gagner de l'argent et ainsi pouvoir joindre les deux bouts et leur assurer des jours meilleurs. En effet, la société patriarcale attend souvent d'elles qu'elles restent confinées à la maison, à gérer l'espace privé, à élever les enfants...Cependant, elles se retrouvent souvent seules, à être souvent le seul gagne-pain pour elles et leurs familles.

De plus, dans le milieu du trafic de drogues, ces femmes sont au plus bas de l'échelle. Elles sont moins bien rémunérées que les hommes pour une tâche similaire. Elles sont davantage envoyées sur les vols internationaux, là où les lois sont plus sévères. Elles sont plus souvent sacrifiées car facilement remplaçables. (9)

Au Chili, une experte de la justice pense que parfois, le transport de drogue est volontairement mal caché, comme orchestré pour être découvert. Les femmes serviraient d'appât pour détourner l'attention des autorités d'un plus grand volume de drogue en circulation sur une autre personne. « Ces femmes sont utilisées comme un produit périssable par les trafiquants ». (10)

Que la drogue soit cachée dans leurs valises, attachée en différentes parties de leurs corps, ou ingérées... Elles seront plusieurs à voyager dans un même vol et où leur premier contact avec le pays de destination, si elles ne sont pas arrêtées avant, sera la prison.

Lorsqu'elles sont incarcérées dans les prisons sud-américaines, leur exploitation se poursuit à l'intérieur. N'ayant pas suffisamment les connaissances et les ressources, elles n'ont pas accès aux avocats et peuvent passer des années avant de bénéficier d'un procès. Elles sont dans des prisons surpeuplées, où les droits humains sont bafoués et la violence rythme le quotidien. Ces femmes sont victimes d'abus sexuels, tant par les agents que par des détenues. (9)

Parcours de vie à en milieu carcéral

En 2018, I.Care a eu l'occasion de rencontrer certaines de ces femmes. Voici quelques histoires de vie...

Il y a cette jeune fille qui voyage pour la première fois. Elle vient étudier aux Pays-Bas. C'est une chance inespérée pour elle, mais voilà, ses parents ont peu de moyens et elle sait que, aux Pays-Bas la vie est chère. Son angoisse elle l'a partagée à un ami qui lui a proposé un deal : transporter 400 grammes de cocaïne pour gagner 2000 euros.... Mais voilà, résultat des

courses, elle se retrouve en prison, sans argent, ses études tombées à l'eau... Et finalement non pas 400 grammes comme convenu mais plus de 500 grammes dans son corps.

Il y a cette mère qui élève seule ses 4 enfants. Elle travaillait dans un supermarché lorsque la crise économique a touché son pays. Elle a été parmi les premières à être licenciée. Sans chômage, elle vivait grâce à sa machine à laver : « je proposais aux gens du quartier de laver leur linge chez moi contre une petite rémunération » ainsi que des séances de pédicure. Ça lui permettait de rester chez elle avec ses enfants, mais ce n'était pas assez pour vivre. C'est une ancienne collègue de supermarché qui lui a parlé d'un « voyage rémunéré ». Sa collègue est restée floue jusque-là fin. Un aller-retour est si rapide à faire, elle a accepté. Lors de son escale au Brésil, elle a « quand même » jeté un œil à l'intérieur de sa valise au cas où. Il n'y avait rien. Arrivée à Bruxelles, lorsque le douanier a ouvert un double fond de la valise contenant de la cocaïne, le monde s'est arrêté pour elle.

Il y a aussi cette jeune femme qui vivait avec ses deux enfants chez sa mère. Avec son compagnon, ils n'avaient pas les moyens pour s'installer ensemble. On n'en saura pas plus sur qui a décidé pour l'autre... A son arrivée à l'aéroport, elle a été transportée à l'hôpital Saint-Pierre. Elle avait 15 « boletas » de 10 grammes de cocaïne chacune. Ils ont été incarcérés l'un et l'autre.

Ce sont des témoignages parmi d'autres où, ces femmes ont pris un risque, sous la contrainte ou de manière volontaire pour répondre à un besoin urgent de lutte contre la précarité. Quoiqu'il en soit, elles ont toutes connu une rupture imprévue et douloureuse avec leurs familles, elles se sont retrouvées dans un environnement inconnu et anxiogène, à ne maîtriser aucune des langues parlées ici, à découvrir pour la plupart la prison et son fonctionnement pour la première fois. Elles se sentent trahies par les personnes qu'ils les ont « incité à ».

Certains agents rapportent qu'elles sont « calmes et travailleuses ». En effet, elles ont très vite demandé à travailler et à participer aux activités. Cela aide à passer le temps et surtout à avoir de l'argent, tellement nécessaire pour les appels internationaux, pour garder le contact et



s'assurer que les personnes qu'elles avaient à charge (enfants, parents, grands-parents...) vont bien.

Aucune de ces femmes rencontrées n'avait idée du risque encouru, qu'il soit sanitaire ou concernant les poursuites juridiques. Certaines pensaient même « au pire ils me renverraient chez moi ».

Les condamnations pour les délits qu'elles ont commis s'élevaient jusqu'à 36 mois. Elles se retrouvent potentiellement éloignées de leur entourage pour trois ans, là où le voyage devait durer quelques jours. Jusque trois années de prison pour avoir voulu sortir de la précarité, prétendre à un vivre mieux.

Quelles perspectives ?

Corina Giacomello est une chercheuse qui travaille au centre d'investigation juridique de l'Université autonome de Chiapas au Mexique. Elle a principalement investigué les prisons sud-américaines et les conditions des femmes détenues pour délits de drogues.

Selon elle, connaître le parcours de ces femmes et leur désarroi nous permet de mettre en lumière et de confronter l'entrecroisement de 3 problématiques : les questions de genre, les politiques de drogues et les politiques carcérales. Car s'il est admis que : «*la prison est un espace masculin, construit par des hommes pour des hommes.*», (9) il est temps de repenser l'incarcération des femmes et particulièrement pour celles incarcérées pour des délits en lien avec les drogues.

En effet, alors qu'elles subissent de plein fouet les politiques carcérales en matière de drogues, ces femmes représentent rarement une menace pour la société. La plupart d'entre elles ont mené une action des plus « basses » dans l'échelle du trafic de drogues, cependant qui est des plus punies. Elles prennent ce risque comme solution à leur précarité et/ou parfois sous pression de leur entourage. Leur incarcération a peu d'impact tant dans la lutte contre le trafic de drogues que dans l'amélioration de la sécurité publique. A l'inverse, leur incarcération impacte négativement leurs possibilités futures de réinsertion puisque, au sortir de la prison, elles ont peu de chances de trouver un emploi décent et légal, une fois l'étiquette prison collée sur le front. L'expérience carcérale participe donc et perpétue le cercle vicieux de : pauvreté - trafic de drogues - prison.

Elle soulève également le fait que l'incarcération de ces femmes a un impact plus large que la simple personne détenue. En effet, leur incarcération peut s'avérer désastreuse pour leur entourage. En leur absence, les personnes dépendantes de ces femmes se retrouvent exposées à des situations d'abandon, de marginalité. Paradoxalement, l'incarcération de ces femmes peut augmenter la probabilité que les personnes à leur charge tombent elles-mêmes dans la consommation ou le trafic de drogues.

Corina Giacomello invite à reconsidérer d'une part les politiques actuelles en matière de drogues qui amènent un nombre trop élevé de femmes en prison et d'autre part, les systèmes de justice pénale qui négligent les besoins spécifiques des femmes.(11)

Ces préoccupations rejoignent en tout point les règles de Bangkok des Nations Unies concernant le traitement des détenues et des délinquantes (12).

Il est important de sensibiliser les autorités en charge des condamnations pour diminuer le recours à l'incarcération et privilégier davantage des peines alternatives.

BIBLIOGRAPHIE :

- 1/ Pierre-Arnaud Chouvy & Laurent Lanier - De la géopolitique des drogues illicites, SWAPS-santé, réduction des risques et usages de drogues - n°87, 2017.
- 2/ Kathleen Harris - Scammed senior citizens being recruited as drug mules - CBC News, novembre 2018.
- 3/ Alexandra Topping - London gang using children as drug mules as they seek to expand markets - The Guardian - Janvier 2014
- 4/ Lizzie Dearden - Thousands of children used as drug mules by "county lines" gangs expanding into rural parts of UK - Independent - Novembre 2017
- 5/ Alexandre Kauffmann - "En Guyane, de la coke et des hommes" - Le Monde, Mai 2019
- 6/ Alexandre Kauffmann - "De Cayenne à Paris, le chemin des mules pleines de cocaïne" - Le Monde, Mai 2019
- 7/ Manon Réguere-Petit, Martin Audran, François Cathelineau - La prévention du phénomène des mules en Guyane - mars 2019
- 8/ Denis Courtine 1 Carole Sterlé - Cocaïne: l'inquiétant phénomène des chasseurs de mules à Orly - octobre 2019 - Le Parisien
- 9/ Women paying price of Latin America drug wars - avril 2014
- 10/ Courrier International - En Bolivie, les femmes "chair à canon" du trafic de drogue - 2018
- 11/ CIM*-OEA** - "Mujeres, políticas de drogas y encarcelamiento" - 2016
- 12/ Assemblée générale des Nations Unies - Les Règles de Bangkok des Nations Unies concernant le traitement des détenues et des délinquantes - 2010

CIM = Comisión Interamericana de Mujeres (Commission interaméricaine des femmes)

OEA = Organización de los Estados Americanos (Organisation des Etats américains)



Témoignage

De manière ironique, je pense que je dois remercier « El chapo » et « Netflix ». Le fait d'être mexicain et, d'être dans une prison en Europe pour trafic de drogues me mets dans l'esprit des gens comme « El chapito ». D'une certaine manière cela me mets dans une position « confortable » jusqu'à un certain point... Au cours de ma détention, la police, les agents de la prison, les détenus... Tout le monde m'associe avec ces personnages de TV ou de cinéma, aux « gangsters », aux « narcotrafiants ». Une personne qui vient d'un pays où la cocaïne est fabriquée, où il y a de grands trafiquants qui amassent des fortunes grâce au transfert de cette tant convoitée substance... Dans leur majorité, les gens ne connaissent du Mexique que Sinaloa et Tijuana pour cette même raison : la cocaïne.

La cocaïne, qui est à la mode de nos jours, est un thème international, qui n'a plus la même connotation que dans les années 70, 80 et 90. Aujourd'hui, c'est « ok » d'en parler, de la consommer, ça donne un certain « statut social » et ça génère beaucoup d'argent. Et s'il existe des gens comme moi qui prennent un vol de 10 heures pour aller jusque dans un pays lointain, dans un autre continent... C'est parce que dans ce lieu, il y a des gens qui achètent, et à un prix suffisant pour couvrir les frais de déplacement d'un continent à l'autre...

Evidemment, le Mexique ce n'est pas que Sinaloa, Tijuana, les drogues, la violence et autres histoires de gangsters à succès. De la même manière qu'une personne comme moi n'est pas un gangster.

Si ma vie n'a pas été facile, je ne peux pas non plus dire qu'elle ait été horrible.

Je n'ai tué personne, et je crois que jamais je ne le ferai, je n'ai pas cette capacité-là. Que ce soit pour de l'argent, sur un coup de tête, pour une guerre de gang... je ne pourrai pas. Mais j'imagine que, comme tout le monde, pour protéger ma famille ou moi-même alors peut être dans ce cas-ci je le ferai... Mais clairement je ne me considère pas comme un « délinquant sans cœur ».

Personnellement, je me définirai comme « quelqu'un de normal », avec ses problèmes « normaux » qui a vécu dans la ville de Mexico, un lieu gigantesque, avec une diversité gigantesque dans ses aspects multiculturel et ses problèmes de surpopulation.

J'ai des problèmes économiques, de santé, physique, psychologiques, familiaux et sociaux dans ce que l'on peut appeler « le commun » de n'importe quelle personne qui vivrait en ville.

Evidemment je ne suis pas riche, je ne peux même pas dire que je suis de la classe moyenne, je suis pauvre. Et je me suis retrouvé dans cette situation par hasard.

Je ne mène pas la vie d'une « narcotrafiante de Netflix ».

Chaque jour je dois aller « gagner » ma vie, j'ai 4 enfants, j'ai la charge de 2 d'entre eux, les autres de leurs mères. J'ai un bébé de 1 an et en aout va naître ma fille, et pour laquelle j'ai appris cela au cours de mon incarcération grâce à mon ambassade.

Ma situation économique était plus compliquée qu'il n'y a quelques années en arrière. Je me suis retrouvé endetté et avec des problèmes pour approvisionner mon commerce. C'est à ce moment-là que l'on m'a donné l'opportunité de gagner de l'argent supplémentaire et c'est ainsi que j'ai pris la décision de faire ce voyage.

J'ai « simplement » été choisi parce que je « réunissais » certains des critères recherchés par ces personnes : être dans une situation économique compliquée, être pauvre et endetté, avoir un passeport et parler un peu anglais.

C'est ainsi que j'ai pris cette décision en pensant que tout irait bien, que je reviendrais de ce voyage chez moi avec un certain montant d'argent qui nous permettrait d'avoir une belle fin d'année. Des cadeaux pour la famille, un bon repas de Noël, et tout ce qu'il faut pour que mon bébé passe son 1^{er} Noël dans les meilleures conditions. Avoir un début d'année prospère, sans m'inquiéter de l'argent nécessaire à mon commerce. Je suis commerçant et j'aurai eu assez d'argent pour me procurer les marchandises nécessaires et travailler sans me préoccuper et même pouvoir planifier l'année et mettre de côté. Pouvoir avoir un peu de dignité, une vie normale, tranquille, sans excès, mais juste le nécessaire pour donner à ma famille une vie digne.

La dure réalité...

Rapidement je me suis retrouvé dans une cellule, seul avec mes proches, mes regrets, mon désespoir et mon envie de fuir, de